

Michèle Lesbre : la mémoire et le temps

Hans-Jürgen Greif

Numéro 141, avril 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71510ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Greif, H.-J. (2014). Compte rendu de [Michèle Lesbre : la mémoire et le temps]. *Moebius*, (141), 155–160.

Michèle Lesbre : la mémoire et le temps

Dans sa nouvelle «Le chasseur Gracchus», Kafka parle d'un homme mort en poursuivant un chamois. Cependant, le bateau censé transporter son cadavre dans l'au-delà se perd dans «un moment d'inattention du guide». Depuis, il se promène au hasard.

Dans son plus récent roman, *Écoute la pluie* (2013), Michèle Lesbre reprend et transforme à sa manière ce moment de *dévi*ation kafkaesque. Un soir d'été orageux, une femme attend le métro ; elle est pressée de rejoindre son amant dans un hôtel au bord de la mer. Parmi les rares personnes sur le quai, elle remarque un vieil homme maigre, marqué par la vie, qui s'appuie sur sa canne. Il est touchant, sympathique, elle lui rend son sourire. Quand la rame sort du tunnel et s'apprête à freiner, le vieillard saute sur les rails. Dès cet instant, la vie de la femme, la narratrice, prend une autre direction. Elle ne se rend plus sur la côte mais erre pendant toute une nuit dans Paris et, d'un lieu à l'autre, se souvient de sa vie passée avec l'homme qui l'attend. Elle pourrait être la sœur du chasseur Gracchus : «[Q]uelque chose s'était rompu et j'étais suspendue au-dessus d'un précipice. C'est ainsi que je me suis perdue, en m'abandonnant à une douce impuissance, naufragée en quelque sorte [...] ». Comme Kafka, elle décrit avec minutie ce qu'elle a fait après l'accident : sa course dans les rues, l'achat d'une robe qu'elle a oubliée dans un sac sur un banc tout près de chez elle. Toujours, elle revoit en boucle le saut du vieil homme, les morceaux de la canne brisée, son sourire. Dans cette première partie du livre, les phrases sont brèves, se précipitent et découpent le temps en séquences. Ce n'est pas par hasard si l'homme à l'hôtel est photographe ; d'après lui, «les mots ne disent pas tout, ils en sont incapables».

Pour lui comme pour elle, la soirée pendant laquelle survient l'accident, devait être celle de leurs retrouvailles. Elle voudrait l'appeler, mais est incapable d'expliquer son état d'accablement. Avant tout, elle doit retrouver son équilibre et savoir ce que signifie cette mort pour elle, car elle est à l'opposé de ce graffiti qu'elle vient de lire : «Devant l'indifférence générale, demain est annulé.» La narratrice, d'une sensibilité

intelligente, établit des ponts entre maintenant et le passé, entre une intention (comme celle d'entrer dans un café argentin au moment où éclate l'orage) et des récits de voyage, à Venise, à Sienne. En sortant du café, elle sait « que le vieil homme est entré pour toujours dans [s]a vie ».

La mort, l'attente, la mémoire, les souvenirs, la vie et ses hasards, tout se mêle et nous force à écouter ce que nous sommes, véritablement. Une fois dans son appartement, elle laisse un message sur le répondeur de l'amant, à Nantes : « Écoute la pluie... » Après une telle nuit, ses mots se font transparents : écouter la pluie signifie repenser sa relation, éliminer les scories, retisser chaque jour les liens avec l'autre. « Je veux autre chose », dit-elle, phrase qu'il faut comprendre à rebours de celle prononcée par Renée dans *La curée* de Zola. Chez M. Lesbre, il s'agit de redonner à sa « barque » la direction qui devra la mener à son but, avant la mort et l'oubli. Le saut du vieillard devant la rame de métro la suspend le temps d'une nuit, décisive pour sa vie à elle.

L'insidieuse érosion de nos certitudes

Paris enneigé constitue tant le cadre que l'arrière-plan de la novella *Un lac immense et blanc* (2011). Quand la narratrice veut entrer comme d'habitude au Jardin des Plantes, elle en trouve les portes fermées et doit renoncer à y retrouver le corbeau freux qui l'attend pour sa pitance. « Quelque chose de l'enfance m'envahit soudain, quelque chose de confus, de doux aussi que pourtant je voudrais ignorer, sans raison précise », dit-elle en apercevant la ville transfigurée. Elle est ramenée en 1964 et revoit des scènes avec ses amis, préparant Mai 68. Ils sont prisonniers d'un village enneigé à cause d'une 2CV qui vient de rendre l'âme. Ici, l'auteure réussit un exploit : elle mène de front la représentation de la capitale, des rencontres déterminantes dans deux bars, un suicide semblable à celui dans le métro et son amour pour Ferrare auquel elle a consacré le roman *Un certain Felloni*, du temps de Mussolini, basé sur une nouvelle de Giorgio Bassani, « Une nuit de 43 ». Là, un jeune homme est fusillé en guise de représailles pour un assassinat politique. Le suicidé, lui, a perdu sa mère et se jette devant une voiture. Mais la narratrice veut demeurer à Ferrare, avec les otages, dont les cadavres sont couverts de neige : « Je ne veux penser qu'à la neige », se dit-elle lors de l'incident.

Sous la neige, rien n'est comme avant, Paris a changé de visage. Quand le Ferrarais est enfin retrouvé, elle parle, sans s'adresser directement à lui ou au serveur, pour la première et la dernière fois de Ferrare et du bourg de Comacchio, au delta du Pò. Elle sort, passe devant le Jardin des Plantes où le jeune jardinier, rencontré dans un café, lui dit que son corbeau freux l'a attendue, comme d'habitude.

Dans ce livre, comme dans tous les autres de l'auteure, tout concorde, rien n'est laissé au hasard. Le « désordre » dans la narration, le va-et-vient entre présent et passé reflète parfaitement notre positionnement face à ce qui nous entoure, le travail de la mémoire et son fonctionnement.

Un texte de M. Lesbre est reconnaissable dès la première ligne : « Ceci est l'histoire d'un homme marqué par une image d'enfance. » L'auteure aurait pu placer cette phrase au début du long récit *Sur le sable* (2009). Lui aussi commence par un événement, responsable de tout ce qui suivra.

Une nuit, la narratrice rencontre un homme sur une plage. Il vient d'incendier la maison où il a rencontré les deux femmes qu'il a aimées : la première, Brigitte, lui a donné de la tendresse. Il la reverra le même après-midi, morte noyée. La seconde est Sandra, artiste peintre, enjouée, alors qu'en réalité, il s'agit d'une ancienne terroriste. Elle sera arrêtée, expulsée, jugée et condamnée à un long emprisonnement à Bologne, ville où s'installera l'homme assis sur le sable, dont nous n'apprenons rien sauf son amour pour les deux femmes. Les ruptures, les blessures scandent son récit, comme elles se répercutent auprès de la narratrice, qui vient de se séparer de son amant. Ce que raconte l'homme fait revivre chez elle aussi les fantômes du passé : « Les fantômes ne meurent pas. Il y aura toujours de la lumière à leurs fenêtres. »

L'homme lui a laissé un numéro de téléphone tracé dans le sable, celui d'un hôtel à Bologne. Quand la narratrice s'y rend, il y est inconnu, elle ne le reverra jamais plus, comme l'homme de Ferrare du bar et, qui sait, le photographe qui l'attend à l'hôtel des Embruns, dans *Écoute la pluie*.

« Il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente »

Citée par M. Lesbre, cette phrase de Camille Claudel dans une lettre à Rodin, exprime l'essence même du roman *Le canapé rouge* (2007) où la narratrice part pour Irkoutsk, ville en Sibérie, à la recherche d'un camarade russe de Mai

68. Gyl est parti faire du théâtre sur les bords du lac Baïkal. Quand elle arrive, il est absent. Lui aussi, elle ne le reverra jamais plus. Elle a entrepris le long voyage pour « retrouver cette énergie enfouie, ce temps révolu que rien ne pouvait ressusciter, pas même Gyl ». Après son constat d'échec en Russie, et pour « apprivoiser ce temps redouté de la vieillesse qui [la] guettait », elle a hâte de retrouver l'ancienne modiste Clémence Barrot, à Paris, âgée, enjouée, gaillarde, qui l'attend deux fois par semaine sur son canapé rouge. Elle adore qu'elle lui fasse la lecture sur des femmes révolutionnaires, héroïques, comme Olympe de Gouges (*La déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*), Marion du Faouët (« la petite effrontée », disait Clémence), Robin des bois en femme, ou encore Milena Jesenská, qui avait traversé la Moldau à la nage parce qu'elle ne voulait pas être en retard pour un rendez-vous avec son amant.

Quand la narratrice entre chez Clémence, elle apprend que la vieille femme s'est noyée dans la Seine, imitant le plongeon de Milena à l'endroit même où a été fusillé son fiancé, à l'âge de dix-neuf ans.

Écrivaine de la mémoire et du souvenir, M. Lesbre glisse d'un sujet à l'autre, presque toujours par association d'idées, de sentiments, de comparaisons d'images entre le présent et le passé. Son art, poussé à un degré que l'on retrouve rarement, consiste à faire dérouler les événements dans un ralenti apparent, alors qu'en réalité, elle avance rapidement, ne retenant que l'essentiel d'une vie. Il s'agit de canevas pour des pochades alors que, en y regardant de plus près, elle compose des miniatures qui sont autant de morceaux d'un casse-tête dont elle nous donne juste les pièces de départ pour nous le laisser assembler, seuls.

Variations sur un thème

« Le passé, même lointain, est toujours tapi quelque part, prêt à bondir », écrit M. Lesbre dans *La petite trotteuse* (2005). Elle demande: d'où venons-nous? Qui avons-nous été? Sa façon d'établir le lien entre la vie actuelle et le passé se lit, ici, comme suit: « La cour de l'auberge me rappelait une autre cour, où mon enfance rôdait peut-être encore. » Chez elle, il y a toujours un avant et un après d'un événement qui peut sembler parfois anodin. Dans ce roman, la narratrice trouve après la mort de son père la montre de ce dernier et

ne la remonte pas afin de garder inchangée la position de la trotteuse, métaphore pour l'arrêt du cœur d'un homme qui a joué un rôle central dans sa vie. M. Lesbre réussit un formidable mélange de situations similaires entre l'enfance et le présent : « D'un geste machinal, j'avais mis la montre en marche. Le tic-tac avait surgi avec une violence inattendue. J'avais cru ne pas survivre à ce bruit presque imperceptible, cette course inexorable de la petite trotteuse qui me donnait le vertige. Trente ans après sa mort, mon père me quittait de nouveau. La douleur était entrée en moi d'un seul coup. [...] La nuit, j'entendais son souffle envahir la chambre. Peu à peu, je m'étais laissé bercer par ce nouveau bruit familier en fixant le ciel d'où tomberaient bientôt des oiseaux de mort. »

Elle pense toujours à son père quand arrive un homme qui lui raconte son amour obsédant pour Élise, une femme qui a vécu dans cette maison avec son mari. Son récit la mène, elle, au jour où a pris fin son enfance quand elle apprend les événements pendant la Shoah et entend son père appeler les victimes des *youpins* (« il tuait quelque chose en moi ») ; à Mai 68, une période charnière pour elle comme pour l'auteure ; à l'invasion de Prague par les chars russes. Ne sachant pas « si [elle aurait] la force d'aller au bout de ce qui s'était déclenché et [qu'elle] ne maîtrisai[t] pas », elle quitte l'hôtel et se rend au bord de la Loire. Cependant, l'objet porté par le père, catalyseur d'une brusque renaissance de sa jeunesse, aura accompli sa fonction. Elle se sent en paix. Sur un banc de sable, elle laisse tomber la montre dans l'eau, « un beau naufrage, très lent, très doux ».

Défendre la dignité de l'être

Les livres antérieurs à ceux dont il a été trop brièvement question ici, jugent et dénoncent sévèrement l'injustice (*Victor Dojlida, une vie dans l'ombre*, 2001 et 2013), la cruauté du fascisme (*Un certain Felloni*, 2004), les atrocités commises pendant la guerre d'Algérie (*Boléro*, 2003), la lutte ouvrière dans *Nina par hasard* (2001, 2010). Les torts qu'inflige le quotidien aux individus, le racisme, la désinformation systématique et ciblée des masses par des gouvernements incompetents ou véreux, passés et actuels, l'effritement de l'individu par le système en place sont des sujets au centre des livres de M. Lesbre. Il faut la lire pour son honnêteté intellectuelle et la clarté de sa pensée, pour écouter sa musique des mots, la

fluidité hypnotique entre présent et passé, la pureté du style. De ce côté de l'Atlantique, elle est encore peu connue. Si vous commencez votre lecture par *Écoute la pluie*, vous ne pourrez plus ignorer les autres.

Hans-Jürgen Greif

Bibliographie sélective: *Victor Dojlida, une vie dans l'ombre* (Noésis, 2001; Sabine Wespieser, Paris, 2013); *Nina par hasard*, (Le Seuil, 2001; Sabine Wespieser, 2010); *Boléro* (Sabine Wespieser, 2003); *Un certain Felloni* (Sabine Wespieser, 2004); *La petite trotteuse* (Sabine Wespieser, 2005); *Le canapé rouge* (Sabine Wespieser, 2007); *Sur le sable* (Sabine Wespieser et Hélio-trope, 2009); *Un lac immense et blanc*, (Sabine Wespieser et Hélio-trope, 2011); *Écoute la pluie* (Sabine Wespieser et Hélio-trope, 2013).

GÉRALD TOUGAS

Le deuxième train de la nuit, roman

Éditions Druide, 2013, 264 p.

Nous sommes au Manitoba. Dans les vastes plaines du monde rural. En 1969. Marcel et son oncle Philippe se retrouvent. Le premier, originaire tout comme son oncle du petit village de Sainte-Luce, y fait un bref séjour. Il vit maintenant au Québec où il enseigne l'anglais dans un cégep. Quant au vieil oncle, après de longues années d'exil à Montréal, il est revenu mourir dans son pays natal. Les retrouvailles donnent lieu à des incursions dans la campagne environnante et surtout dans les méandres de leurs communs souvenirs. Marcel évoque son grand-père. Une scène l'a marqué. L'impressionnant vieillard en train de tuer frénétiquement des mouches dans la fenêtre de la cuisine. Prenant le relais, à partir de ce souvenir du neveu, le vieil oncle se met à parler d'un événement qui sans doute s'est produit durant le même été, le même jour peut-être où le petit Marcel a vu son grand-père pourchasser théâtralement les insectes. Ce matin-là, un des fils du vieil homme est entré dans la maison, en proie à une vive agitation. C'était pour annoncer à son père qu'il venait tout juste de découvrir un mort dans la rivière. Le cadavre est celui d'un jeune et